

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 10 (1872)
Heft: 40

Artikel: Lausanne, le 5 octobre 1872
Autor: M.V.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-181970>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

pour la Suisse : un an, 4 fr ; six mois, 2 fr.; trois mois, 1 fr.
Pour l'étranger : le port en sus.

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes; — au magasin Monnet, place de Saint-Laurent, à Lausanne; — ou en s'adressant par écrit à la Réduction du *Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Lausanne, le 5 Octobre 1872.

C..., le 18 septembre 1872.

Monsieur le rédacteur,

Il m'est tombé sous la main un ou deux numéros de votre journal, dans lesquels j'ai eu le plaisir de lire quelques articles intéressants sur l'origine des noms propres dans notre pays et les pays de langue française. N'ayant pas lu tout ce que vous avez publié sur ce sujet, je pense pourtant vous être encore utile et intéresser vos lecteurs en vous communiquant ce qui suit :

Les noms propres ne datent guère que du neuvième siècle et n'étaient encore que des surnoms, tirés principalement du métier ou du domicile des serfs, ou, du moins, des personnes sans titre de noblesse qui, sous le régime du moyen âge, vivaient sous la protection et la dépendance des châteaux et des monastères. Ce fait se reproduit aussi dans les noms de langue allemande, peut-être même encore d'une manière plus accentuée; l'allemand garde, avec l'orthographe et la prononciation, l'ancienne signification du mot, tandis que notre français romand, victime de sa situation à la frontière de deux races, a souvent estropié des mots dont on a peine à retrouver l'étymologie. Je ne pense pas ici, Monsieur le rédacteur, vous présenter un article de fond sur ce sujet, mais vous procurer quelques renseignements dont vous pourrez faire usage comme vous le trouverez à propos.

On a souvent observé que, dans les pays de langue allemande, le nom de *Muller*, qui signifie *meunier*, revenait très souvent, et l'on a été même jusqu'à affirmer, après calcul, qu'il y avait environ onze mille Muller. Chez nous, ce nom est presque aussi fréquent, seulement il a été désfiguré. Nous avons des Meunier, des Munier, des Monnier, des Monnet, Monney, Monay, Maunet, Moynier, dont le nom a toujours la même origine.

Weber, si fréquent chez les Allemands, signifie *tisserand*, d'où nous avons fait Tessandier, Teyssiere et surtout *Tissot*, beaucoup plus répandu. La corporation des tisseurs jouissait d'une grande considération autrefois, comme on le voit par les anciennes Abbayes de ce corps de métier, à Berne, Zurich et ailleurs.

Schmidt, en anglais *Smith*, ouvrier sur métaux, ayant pour patron le grand saint Eloi, se retrouvent dans notre langue aussi nombreux que dans les langues

germaniques. Nous avons le nom de *Favre*, qui est très fréquent chez nous et qui a exactement la même signification. Avec la prononciation méridionale, qui confond le *b* et le *v*, on en a fait *Fabre*, *Lefebre*, *Lefèvre* (orfèvre=Goldschmidt). C'est toujours l'ouvrier en métaux, le forgeron.

Meyer, si répandu en Allemagne, avec tous ses composés, signifie l'ancien *colon*, ou *abergataire* (l'Abergement), non pas un *fermier*, mais un *granger* ou cultivateur d'une condition moins libre, qui devait partager les récoltes avec le propriétaire du sol. Notre vocabulaire nous fournit les noms de *Granger*, *Grangier*, *Granget*, *Grange*; puis aussi *Valet*, *Volet*, *Solier*, etc. J'oublie sans doute bien des noms qui ont une origine semblable, remontant aux mœurs féodales.

La demeure des anciens colons féodaux nous fournit un grand nombre de noms propres. Les *Delesert*, en allemand *von Rutte*, nous rappellent, avec le *Grütli*, un *défrichement*, car un *essert* n'est pas autre chose. Les *von der Weid* ont traduit exactement leur nom en *Dupasquier* ou *Pâquier*, le mot *Weide* signifiant une prairie non fauchée ou plutôt non fauchable. De là aux *prés* cultivés, il n'y a pas loin; aussi trouvons-nous en abondance dans le répertoire de nos noms des *Dupré*, *Deprez*, *Dupraz*, *Delapraz* et même *Dubrez*?

Forestier est un nom fort répandu, et n'ayant pas autrefois la signification restreinte qu'il a aujourd'hui; ce mot n'indiquait que la demeure de l'habitant près des forêts, et ne désignerait guère autre chose que les noms *Dubois*, *Fayod* ou *Vernier* et *Vernet*, si l'on voulait spécifier la nature du bois. De *Forestier*, on a fait naturellement *Foretay*, nom bien connu; comme de *Tinturier* (il y en a encore à Bière) on a fait *Tenthorey*.

Les différentes couleurs de l'arc-en-ciel ont aussi fourni un fort contingent de noms propres. Nous avons des *Blanc*, des *Rouge*, des *Noir* et des *Brun*, mais on ne trouve aucun nom rappelant le bleu et le jaune; il y a pourtant des *Violet* et des *Viollier*, et en Allemagne, beaucoup de *Grün*, *Vert*. D'autre part, nous ne marquons pas de *Blondel* et de *Blanchard*, *Blanchod*, etc. Ce serait notre *Jaune*.

Il serait facile, en continuant cette étude, de montrer que nos noms propres ont tous une origine, et que, si cette origine n'a pas pu, pour un certain nombre, être découverte, c'est, comme je l'ai dit plus haut, par suite de mauvaise prononciation, et, l'ignorance ancienne venant en aide, on a oublié

l'origine du mot. Je n'en citerai que l'exemple des *Fornerod*, qui sont évidemment de la même souche que les *Fornaro*, de Rapperschwyll, c'est-à-dire des *Fournier*, mais non pas comme celui d'U. Olivier. Ce sont des réfugiés lombards qui étaient autrefois, bien plus qu'aujourd'hui, occupés auprès des hauts-fourneaux métallurgiques situés dans la contrée de Bergame et Brescia.

Sans vouloir rechercher, comme certains auteurs, partout des origines celtes, il est certain que dans notre patois on retrouverait bien des étymologies perdues.

Veuillez agréer, Monsieur le rédacteur, l'assurance de ma considération distinguée. M. V.

Les quatre régiments suisses

à Polotsk et au passage de la Bérésina.

Octobre et novembre 1812.

Napoléon avait tout soumis, excepté l'Angleterre, la Russie et la Providence : il voulait abaisser l'Angleterre par le système continental, et punir la Russie de ce que, loin de soutenir ce système, elle demandait qu'entre elle et les pays subordonnés à la France, la Prusse demeurât neutre et libre de troupes étrangères. Quant à la Providence, il la croyait du parti de la force et de l'audace. Il dit à ses soldats, dans sa proclamation du 12 juin 1812 : « La Russie est entraînée par la fatalité ; les destins doivent s'accomplir. » Animé de cette triple pensée, il fit des préparatifs proportionnés à une guerre qui devait aboutir, selon ses calculs, à la domination universelle. Il contraignit même les états alliés avec la Russie à lui fournir des armées contre elle ; la Prusse dut s'exécuter avec douleur ; l'Autriche, comme entraînée par ses nouveaux liens de famille.

Napoléon traversa l'Allemagne sans perdre de temps. Une fois encore, il brilla de tous les rayons de sa puissance, à Dresde, entouré de souverains formant sa cour ; une fois encore, son orgueil humilia ces fronts nés pour la couronne.

Puis il entraîna sur le sol de la Russie la plus grande des armées que la France eût levée jusqu'alors, et les armées des alliés volontaires ou contraints. Il commandait à 500,000 hommes de guerre. On eut dit qu'à leur tour les peuples de l'Occident allaient envahir l'Orient et le Nord.

Dans cette masse, les quatre régiments suisses disparaissaient pour le nombre ; mais ils se signalèrent par leur bravoure et défendirent l'héritage national de gloire militaire. Ils comptaient des soldats de tous les cantons suisses ; mais il y avait des compagnies presque entièrement composées de Vaudois. Les artilleurs vaudois étaient particulièrement recherchés. Un lieutenant zurichois de cette arme dans la campagne de Russie *buvait un bon coup* quand il avait pu enrôler un Vaudois. Il avait appris notre patois romand pour se mieux identifier avec nos soldats. Un jour qu'une foule de Français avaient inutilement travaillé autour d'une pièce de canon embourbée, il vint avec deux de ses hommes, fit nettoyer les roues, placer des planches dessous, commanda la manœuvre en patois vaudois, et la pièce fut enlevée.

Au mois d'octobre, lorsque l'armée française avait commencé sa retraite, les quatre régiments capitulés formaient, avec quelques bataillons français du corps du maréchal Saint-Cyr, la garnison de la ville de Polotsk, dont les fortifications étaient de bois ; là ils soutinrent héroïquement le fort d'une bataille, qui dura trois jours. Le soir du premier jour, les Russes fondent tout à coup des forêts environnantes sur un bataillon de grenadiers suisses, qui les reçoit à la pointe des baïonnettes. On se bat corps à corps, et, dans l'obscurité, il faut se saisir et se reconnaître avant de s'entre-tuer. Dans la seconde journée, l'ennemi, contenu jusqu'au soir par les deux premiers régiments, les fait plier enfin sous une masse de cavalerie et d'infanterie, que le canon soutient ; ils rentrent en bon ordre dans la place, protégés par les deux autres régiments. L'ennemi pénètre déjà dans la ville par un ravin, lorsqu'un dernier effort des Suisses, et un feu d'une vivacité telle qu'une pièce tire 99 coups sans interruption, le rejette dans le bois. 14,000 hommes en avaient vaincu 50,000. Mais une autre armée russe arrive sur l'autre bord de la Duna et menace l'issue du pont, seul espoir de retraite. Saint-Cyr attend la nuit dans une affreuse anxiété. L'obscurité vient enfin, avancée même par une brume épaisse, et la retraite commence ; soudain l'incendie de quelques blokhaus découvre ce mouvement à l'ennemi. Il se rejette aussitôt sur Polotsk. Le quatrième régiment a l'ordre de ne quitter la ville que lorsque tout aura passé, armée, artillerie, même les bagages, et de tenir jusqu'au dernier moment et jusqu'au dernier homme. Soixante pièces de gros calibre jouent sur la place, bientôt en flammes de tous les côtés. Les Russes sont aux palissades ; chacune des divisions françaises se retire successivement, les trois premiers régiments eux-mêmes à leur rang ; il ne reste plus que le quatrième, qui, ne cédant les fossés qu'obstrués de cadavres, contient encore l'ennemi dans la ville, que celui-ci dispute de rue en rue ; puis, en bon ordre, en colonnes par sections, les compagnies d'élite couvrant la retraite, arrive aussi à ce point de salut et ne s'y engage que le dernier : encore, de l'autre bord, la mitraille française semble-t-elle rivaliser avec les obus russes pour lui agraver le passage. Dans cette troisième action, les Suisses ont combattu pendant 10 heures de nuit, à la clarté de l'incendie, seuls enfin contre 40,000 Russes, et servant de bouclier aux Français.

Ils ne furent pas moins héroïques à la retraite de Borizof. Ils étaient convenus entre eux, pour ne pas éclaircir leurs rangs, d'abandonner les blessés aux soins de ceux dont les blessures seraient légères. Le premier régiment, ayant épuisé ses munitions, attaqua cinq fois l'ennemi à la baïonnette, aux cris de : « Vive l'Empereur ! vive les braves de Polotsk ! » Au commencement de la campagne, les officiers se donnèrent la parole de soutenir la vieille renommée militaire de leur patrie. Au passage de la Bérésina, pressés par trois armées, les Suisses formèrent l'avant-garde des 8,000 hommes qui, sous le maréchal Ney, suffirent contre 27,000 Russes. La plupart tombèrent dans la trouée qu'ils avaient